

Sur Isaïe 40,1-5.9-11

Is 40,9 : Ces paroles s'accordent tout à fait avec le sens de celles qui ont précédé, et elles ont raison de mentionner les évangélistes, car, après avoir parlé de la voix qui crie dans le désert, elles annoncent aux hommes la Bonne Nouvelle de Dieu. En effet, la parole concernant les évangélistes du Sauveur vient à la suite de la prophétie concernant Jean Baptiste. Qui donc est cette Sion, sinon très certainement celle que les anciens appelaient Jérusalem ? En effet : « La montagne de Sion où tu fis ta demeure » (Ps 73,2). N'est-ce pas une façon de parler qui désigne le groupe des apôtres, choisis dans le peuple ancien, dans le peuple de la circoncision ? Telle est, en effet, Sion ou Jérusalem, qui a reçu en héritage le salut de Dieu, et qui, elle-même, est située sur la hauteur, sur la montagne même de Dieu, c'est-à-dire sur le Verbe, son Fils unique : il lui ordonne de monter sur la haute montagne pour annoncer la Bonne Nouvelle du salut. Or, quel est celui qui annonce la Bonne nouvelle, sinon le groupe des évangélistes ? Et qu'est-ce qu'évangéliser ? C'est proclamer à tous les hommes, et, avant tous, aux cités de Juda, l'avènement du Christ sur la terre.

Eusèbe de Césarée, Commentaire d'Isaïe : ch. n° 40

Quand nous lisons dans les prophètes que Dieu doit venir juger, il faut l'entendre de Jésus-Christ, car, bien que ce soit le Père qui doive juger, il ne jugera que par l'avènement du Fils de l'homme. Il ne jugera personne visiblement ; il a donné tout pouvoir de juger au Fils qui viendra pour rendre le jugement, comme il est venu pour le subir. De quel autre que de lui peut-on entendre ce que Dieu dit à Isaïe, sous le nom de Jacob et d'Israël, dont le Christ est issu selon la chair : Jacob est mon serviteur, je le protégerai, Israël est mon élu, c'est pourquoi mon âme l'a choisi. Je lui ai donné mon esprit ; il prononcera le jugement aux nations. Il ne criera point, ne se taira point, et sa voix ne sera point entendue au dehors. Il ne brisera point le roseau cassé, il n'éteindra point la lampe qui fume encore, mais il jugera en vérité. Il sera resplendissant et ne pourra être opprimé jusqu'à ce qu'il établisse le jugement sur la terre, et les nations espéreront en lui ». Le texte hébreu ne porte pas « Jacob » et « Israël », mais la traduction des Septante (= le grec), voulant nous montrer comment il faut entendre le mot de « serviteur » que porte le serviteur, c'est-à-dire le profond abaissement où a daigné se soumettre le Très-Haut, ont mis le nom de celui dans la postérité duquel il a pris cette forme de serviteur. Le Saint-Esprit lui a été donné, et nous le voyons descendre sur lui dans l'Évangile, sous la forme d'une colombe. Il a prononcé le jugement aux nations parce qu'il a prédit l'accomplissement futur de ce qui leur était caché. Sa douceur l'a empêché de crier ; et toutefois il n'a pas cessé de prêcher la vérité. Mais sa voix n'a point été entendue au dehors, et ne l'est point encore, parce que ceux qui sont retranchés de son corps ne lui obéissent pas. Il n'a point brisé ni éteint les Juifs, ses persécuteurs, qui sont comparés ici, tour à tour, à un roseau cassé, parce qu'ils ont perdu leur fermeté, et à une lampe fumante parce qu'ils n'ont plus de lumière. Il les a épargnés, parce qu'il n'était pas encore venu pour les juger, mais pour être jugé par eux. Il a prononcé un jugement véritable, leur prédisant qu'ils seraient punis, s'ils persévéraient dans leur malice. Sa face a été resplendissante sur la montagne, et son nom célèbre dans l'univers ; et il n'a pu être opprimé par ses persécuteurs, ni dans sa personne, ni dans son Église. Ainsi, c'est en vain que ses ennemis disent : « Quand est-ce que son nom sera aboli et périra jusqu'à ce qu'il établisse le jugement sur la terre ? ». Voilà ce que nous cherchions et ce qui était caché ; car c'est le dernier jugement qu'il établira sur la terre, quand il descendra du ciel. Nous voyons déjà accompli ce que le Prophète ajoute : « Et les nations espéreront en son nom ». Que ce fait, qui ne peut pas être nié, soit donc une raison pour croire ce que l'on nie impudemment. Car qui eût osé espérer cette merveille dont sont témoins ceux-là mêmes qui refusent de croire en Jésus-Christ et qui grincent des dents et sèchent de dépit, parce qu'ils ne peuvent les nier ? Qui eût osé espérer que les nations espéreraient au nom de Jésus Christ, quand on le prenait, quand on le liait et le bafouait, quand on l'insultait et le crucifiait, et

enfin quand ses disciples mêmes avaient perdu l'espérance qu'ils commençaient à avoir en lui ? Ce qu'à peine un seul larron crut alors sur la croix, toutes les nations le croient maintenant, et, de peur de mourir à jamais, elles sont marquées du signe de cette croix sur laquelle Jésus Christ est mort ».

Augustin, Cité de Dieu, Œuvres complètes, T. 13, p. 82-83.

Comme l'herbe et la fleur qui se dessèchent au soleil et perdent leur humidité naturelle, ainsi un peuple mort à la vie de l'Esprit devient comme l'herbe et la fleur, et se flétrit et se dessèche au midi de l'oubli et à la chaleur du mal. (Pour Is 57,6 : chair = Israël).

Philoxène de Maboug, Homélie, hom. 1, n. 6 ; S.C. n° 44, Cerf, 1956, p. 29).

L'espérance est la vertu théologale par laquelle nous désirons comme notre bonheur le Royaume des cieux et la vie éternelle, en mettant notre confiance dans les promesses du Christ et en prenant appui, non sur nos forces, mais sur le secours de la grâce du Saint-Esprit, comme Paul le dit en He 10,23 : « Gardons indéfectible la confession de l'espérance, car celui qui a promis est fidèle », et aussi en Tite 5,6-7.

Catéchisme de l'Église catholique, n. 1817, p. 384.

Sur Tite 2,11-3,7

- Sur 2,11-14 : voir Noël, Nuit
- Sur 3,4-7 : voir Noël Aurore

Avant que n'apparaisse son humanité, « sa générosité » (Tite 3,4) demeurait cachée ... Elle était promise, non expérimentée ... Or, maintenant, voici que la paix n'est plus promise, mais envoyée, non plus remise à plus tard mais donnée, non plus prophétisée mais proposée. C'est comme un couffin plein de la miséricorde que Dieu le Père a envoyé sur la terre ; un couffin, dis-je, que la Passion devra déchirer pour laisser se répandre ce qu'il contient : notre paix ; un couffin, peut-être petit, mais rempli : « Un petit enfant nous a été donné » (Is 9,5), mais « en lui habite toute la plénitude de la divinité » (Col 2,9). Lorsqu'est venue « la plénitude des temps » (Gal 4,4), est venue aussi la plénitude de la divinité. Elle est venue dans la chair afin de se faire voir même de ceux qui sont charnels, et que son humanité ainsi manifestée permette de reconnaître sa générosité.

Bernard de Clervaux, Homélie pour l'Épiphanie

Sur Luc 3,15-16.21-22

Le maître vient se faire baptiser avec ses serviteurs. Le juge vient se faire baptiser avec ceux qu'il doit juger. Ne vous étonnez pas : c'est dans ses abaissements que brille sa grandeur. Il est celui qui a accepté de demeurer dans le sein de la Vierge et qui est né revêtu de notre nature. Il a été bafoué, crucifié. Il a subi toutes les variétés de la souffrance. Alors, pourquoi s'étonner qu'il ait accepté d'être baptisé et soit allé pour cela avec les autres hommes ?

Ce qui est étonnant, c'est qu'étant Dieu, il a voulu devenir homme. Tout le reste est dans la logique de cette volonté. Jean se déclare indigne de dénouer les cordons de sa chaussure et, là aussi, il y a une suite logique : Jésus est le juge de tous les hommes. Il rend à chacun selon ses œuvres. Il fera don à tous de l'Esprit Saint. Alors, quand tu vois Jésus s'avancer vers le baptême, tu ne peux le mépriser.

Jean Chrysostome, Homélie sur saint Matthieu : hom. 12, n° 1.

Cependant, Jean baptise et Jésus va vers lui, peut-être pour sanctifier aussi celui qui le baptise, certainement pour ensevelir tout entier dans les eaux le vieil Adam. Avant cela et pour cela il sanctifie le Jourdain. Comme il était esprit et chair, il veut être initié par l'eau et par l'Esprit. Le baptiste n'accepte pas, Jésus insiste. « C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi » (Mt 3,14). Voilà ce que dit le flambeau au soleil, la voix au Verbe, l'ami au fiancé, le plus grand des enfants nés d'une femme (Mt 2,2) à celui qui fut engendré avant toute créature (Col 1,15), celui qui exulta dès le ventre de sa mère à celui qui fut adoré dans le ventre de la sienne, le précurseur présent et futur à celui qui est apparu et apparaîtra.

« C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi » : Fais tienne, toi aussi, cette formule. Il savait en effet qu'il serait baptisé dans le sang du martyr ou, comme Pierre, qu'il n'aurait pas seulement les pieds purifiés. (Jn 12,6).

« Et toi, tu viens à moi ? » Paroles également prophétiques, car il savait qu'après Hérode, Pilate se déchaînerait contre le Christ qui le suivrait ainsi dans la mort. Or, que répond Jésus ? « Laisse maintenant », voilà encore de la prescience ; il savait, en effet, que bientôt il baptiserait lui-même le baptiste. Que désigne le van ? La purification. Et le feu ? La consommation de ce qui est léger et l'ardeur de l'Esprit-Saint. Et la hache ? L'excision de l'âme inguérissable même après la fumure. Et le glaive ? La taille opérée par le Verbe divin qui sépare le bien du mal, distingue l'âme fidèle de l'infidèle, excite le fils, la fille, la bru contre le père, la mère la belle-mère, oppose le culte nouveau et récent aux rites anciens et entachés d'erreurs. Et la courroie de chaussure que tu ne peux dénouer, ô toi qui baptises Jésus, toi qui vis sans nourriture dans le désert, toi, le nouvel Elie, plus que prophète puisque tu as vu celui dont tu annonçais la venue, toi, l'intermédiaire entre l'ancienne et la nouvelle Alliance ? Que signifie cela ? Peut-être la venue du Christ parmi nous et son Incarnation dont il n'est pas facile de pénétrer les raisons profondes, et cela, je ne le dis pas seulement pour ceux qui, englués dans la chair, ne sont que des enfants dans la connaissance du Christ, mais même pour ceux qui, par l'esprit, ressemblent à Jean-Baptiste.

Mais voici Jésus qui sort de l'eau. En effet, il porte sur lui le monde qu'il élève et il voit s'entrouvrir les cieux qu'Adam avait fermés pour lui et pour ses descendants, de même que, par le glaive de feu, il s'était exclu du paradis terrestre. Et l'Esprit-Saint témoigne de la divinité du Christ. Il accourt rejoindre qui lui ressemble ; et une voix tombe du haut des cieux, c'est de là que vient celui à qui témoignage est rendu ; il apparaît charnellement sous la forme d'une colombe : le corps a ainsi sa part d'honneur puisqu'il devient lui aussi Dieu par déification. De même, bien longtemps avant, la tradition rapporte qu'une colombe annonça la fin du déluge. Que si tu évalues la divinité à la masse et au poids et que, pour cette raison, tu juges de peu d'importance l'Esprit-Saint parce qu'il prit l'apparence d'une colombe, homme de peu de sens pour les choses les plus grandes, il te faudra aussi mépriser le Royaume des cieux, puisqu'il est comparé à un grain de sénevé, et à la grandeur de Jésus tu préféreras celle de l'adversaire, puisque ce dernier est appelé montagne énorme (Dn 2,35), Léviathan et roi de ce qui vit dans les eaux (Job 3,8), tandis que le premier a nom « Agneau » (Jn 1,29), « perle » (Mt 13,46) « goutte d'eau » et autres semblables ...

Grégoire de Naziance, Discours 39, 15-16.

Tout cela a été accompli par le même Christ notre Seigneur qui maintenant précède au baptême les peuples chrétiens en la colonne de son corps, comme il a précédé à travers la mer les fils d'Israël dans la colonne de feu. La même colonne qui, jadis, éclaira les yeux des marcheurs, donne maintenant la lumière au cœur des croyants.

Maxime de Turin, Épiphanie.

L'EAU ET LE FEU

Si ma basse condition
 Avait des flammes d'Amour assez fortes
 Pour absorber la mort
 Si elles grandissaient au point
 Que les eaux fussent un incendie.

Et que tout ne fut plus qu'un seul et immense Amour
 Je ne crois pas que je pourrais
 Tant est vive la soif d'Amour que je ressens
 Aimer comme je le voudrais
 Et les flammes dont je parle ne pourraient
 Satisfaire pour un instant ma soif d'Amour.

Car les flammes comparées
 A ce feu éternel sans égal
 Ne sont pas plus
 Qu'un atome dans le monde
 Ou qu'une goutte dans l'immensité des mers.

Jean de la Croix, Poèmes, XXII

Jésus-Christ est caché dans les eaux (du Jourdain), et sa tête y est plongée sous la main de Jean. Il porte l'état du pécheur ; il ne paraît plus ; le pécheur doit être noyé ; et c'est pour lui qu'étaient faites les eaux du Déluge. Mais si les eaux montrent la justice divine par cette vertu ravageante et abîmante, elles ont une autre vertu ; et c'est celle de purifier et de laver. Le Déluge lava le monde, et les eaux purifièrent et sauvèrent les restes du genre humain. Jésus-Christ plongé dans les eaux leur inspire une nouvelle vertu qui est celle de laver les âmes. L'eau du baptême est un sépulcre, « où nous sommes jetés avec Jésus-Christ ; mais pour y ressusciter avec lui » (Rm 6,2-4 ; Col 3,12). Entrons : subissons la mort que notre péché mérite ; mais n'y demeurons pas, puisque Jésus-Christ l'a expié en se baptisant pour nous ; sortons de ce mystique tombeau, et ressuscitons avec le Sauveur pour ne mourir plus. N'oublions jamais notre baptême, où ensevelis dans les eaux nous devions périr ; mais au contraire nous en sortons purs comme du sein d'une nouvelle mère. Toutes les fois que nous retombons dans le péché, nous nous noyons, nous nous abîmons: toutes les fois que par le recours à la pénitence nous ressuscitons notre baptême, nous commençons de nouveau à ne pécher plus. Où retournez-vous, malheureux ? Ne vous lavez-vous que pour vous souillez davantage ? La miséricorde d'un Dieu qui pardonne vous sera-t-elle un scandale et perdrez-vous la crainte d'offenser Dieu, à cause qu'il est bon ?

Bossuet, *Élévations sur les mystères*, 22^e sem.
 3^e Élévation : « Jésus-Christ est plongé dans le Jourdain »,
 in *Œuvres complètes*, Paris, 1845, t. 2, p. 36.

– Sur 3,15-18 : voir aussi 3^e Avent C